

Le "Bon Père"

LÉON HARMEL

NICE

« A JEANNE D'ARC », 7, rue du Palais

1915

Le "Bon Père"

Léon HARMEL

NICE

« A JEANNE D'ARC », 7, rue du Palais

1915



NÉGROLOGIE

LE BON PÈRE

Dimanche 14 Novembre 1915 rien ne faisait prévoir la mort du Bon Père, Léon HARMEL.

A 13 heures, accompagné de sa fille, Madame Paul Saucourt, le Bon Père fit à pied, sans fatigue, et même très allègrement (malgré ses 86 ans) le long trajet situé entre le 83 de l'Avenue de la Californie et le 29 du Boulevard Carabacel, pour assister à l'ouverture de la retraite des Tertiaires de Saint François.

Le lendemain dans la matinée, il fut pris de frissons, se sentit glacé, le soir le mal empira ; un fort accès de fièvre le terrassa, sa fille effrayée envoya chercher le médecin qui ne réussit pas à couper la fièvre montée à 40 degrés.

Le mardi matin 16, l'état du Vénéral malade paraissait s'améliorer, quand le soir la situation s'aggrava. Le Père Donetta son confesseur, fut demandé. Monseigneur informé, vint le mercredi 17, à 5 heures 30 du soir. Sa Grandeur malgré ses nombreuses occupations pastorales, et sa grande sollicitude vis à vis de la retraite de ses prêtres, accourait au chevet du Bon Père, pour lui donner sa bénédiction, le consoler, le fortifier, le préparer au dernier combat, l'inviter à se rendre par la pensée et par le cœur, le lendemain matin à 7 heures 30 à l'Évêché, au Saint Sacrifice de la Messe, où il aurait une intention spéciale pour lui. Monseigneur revint encore deux fois bénir et fortifier son cher malade le vendredi 19 et le mardi 23, exprimant la peine qu'il aurait à le laisser partir. Mais le Bon Père ne cessait de lui répéter :

Monseigneur au ciel ! au ciel ! je prierai pour vous qui avez été si bon pour moi.

Une heure après la première visite de Sa Grandeur, le mercredi 17 à 19 heures, le Père Donetta revenait visiter son saint pénitent.

Le malade dit au Docteur : Voici M. l'Abbé, il est chargé de m'administrer, ne serait-il pas opportun qu'il m'administra de suite. Le Docteur quelque peu surpris n'osa répondre à la question, il se leva et parlant à part au confesseur du Bon Père, lui dit, le cas est grave, mais je n'aurais pas osé répondre à la question de crainte de frapper le malade ; à quoi répondit l'Abbé, de façon à être entendu par le malade ; vous n'avez pas à cacher votre avis, car le Bon Père en apprenant qu'il peut recevoir l'Extrême-Onction et en la recevant, en éprouvera une grande joie. Il serait bien trop désolé, si par notre négligence il venait à en être privé. Et le Bon Père d'approuver ce raisonnement, ajoutant : « Je n'ai pas peur puisque je vais voir le Bon Dieu. C'est la vie qui va commencer pour moi. Je n'oublierai personne, je demanderai pour vous spécialement, mon Père, toutes sortes de protections et de faveurs ». Néanmoins après l'avis du Docteur, le Père décida de renvoyer l'administration du Sacrement des Infirmes à une date ultérieure. Il fut bien inspiré puisque le lendemain le Bon Père se trouvant mieux, se fit lever et placer dans son fauteuil. Il demanda à être conduit dans son petit oratoire. Le soir la fièvre augmentant, et le médecin déclarant que la situation était grave, la famille fut prévenue par télégramme.

De Quimper, de Châlons-sur-Marne, de Nancy, de Tours, de Cannes, de Grasse, de Menton, du Mans, de tous les coins de la France, plusieurs de ses enfants, petits-enfants, gendres, belles-filles vinrent en hâte auprès de leur Bon Père. Pas tous, hélas ! deux de ses fils, plusieurs de ses petits-enfants sont prisonniers des Allemands, et d'autres travaillaient pour la défense de la Patrie. Les présents, les privilégiés furent au nombre de dix. Pour décrire la joie, le cœur à cœur très remarquable, la lucidité d'esprit, le charmant à propos de Léon Harmel, vis à vis ses bien-aimés enfants, et la respectueuse vénération, l'amour passionné, les soins affectueux, touchants, dévoués de tous ses fils et filles, il faudrait la plume d'un psychologue académicien. Ce fut la parfaite réalisation

de la parole de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres ». Le cœur des enfants Harmel et Saucourt vibra à l'unisson de celui du Bon Père ; se manifestait franchement avec une exquise simplicité, un délicieux abandon, sous la chaude influence de l'âme, de l'esprit et du cœur de Léon Harmel, comme les roses s'épanouissent et exhalent leur délicieux parfum, sous l'action lumineuse et vivifiante du soleil.

Que de pensées sublimes ! Que de sentiments divins ! échangés entre le Bon Père et ses enfants. De si délicieux moments parurent tout d'abord conjurer la maladie.

Mais la fièvre le minait, quand même, insensiblement, lui faisant endurer un purgatoire anticipé et augmentant ses grands et nombreux mérites pour le Ciel.

Le vendredi 19 au soir, malgré sa grande faiblesse, il supplia sa fille, Madame Paul Saucourt, de l'habiller et de le porter à la chapelle contiguë à sa chambre. Ce qui fut fait. Devant le Saint-Sacrement qu'il possédait depuis un mois et demi en récompense de sa belle vie chrétienne, dans toute la plus belle acception du mot, il fit le sacrifice de sa vie et se mit à fondre en larmes, non pas à cause de son état, mais à la pensée du grand chagrin que sa mort allait causer à sa fille qui l'avait soigné avec tant d'affection et de dévouement pendant 34 ans. Agenouillée près de lui, elle cherchait à le consoler : « Si je pleure, dit-il, ce n'est pas pour moi, mais j'ai tant de peine de te laisser seule, et ne plus revoir le Val, mes bien aimés enfants qui y sont restés et mes chers ouvriers. Malgré tout cela, je veux absolument faire la Sainte Volonté de Dieu, je m'y soumetts entièrement, je lui demande de faire ce qu'il veut, sans se gêner avec moi. »

Ah ! n'est-ce pas là l'expression de son cœur d'apôtre s'oubliant pour penser aux autres. Sa bouche parlait selon l'expression de Jésus, de l'abondance de son cœur. Puis, après quelques instants de calme, il fit à Jésus Hostie qu'il allait si souvent visiter au Carmel de Nice, à la chapelle du Sacré-Cœur (où il fut l'inspirateur et l'apôtre de l'adoration du vendredi) sa résignation à la mort ; sa chapelle fut alors son Getsémani.

Puis il remonta sur son lit pour y commencer la montée du Calvaire, adoucie, il est vrai, par la Sainte

Communion en viatique qu'il eut le bonheur de recevoir pendant ses 9 jours de maladie. Sa fille chérie voulant faire violence au Ciel, espérer contre toute espérance, pria et faisait prier, et appela en hâte d'autres médecins. Hélas ! les Docteurs ne purent que constater la fièvre déjà vieille de huit jours, l'engorgement d'un poumon.

Peu après survenait une broncho-pneumonie : la situation était désespérée. Le Père Donetta informé, accourut aussitôt le Dimanche matin 21 pour conférer l'Extrême-Onction au Bon Père. Toute la famille présente, à genoux autour du lit de Léon Harmel, récita les litanies des Saints, tandis que le prêtre faisait les onctions saintes sur le malade ayant toute sa lucidité d'esprit (qu'il gardera jusqu'à la fin) et jouissant d'un calme et d'une résignation tout à fait remarquables. Ce même jour 21 Novembre, à la tombée de la nuit, le Père Donetta revenait donner l'absolution accordée aux Tertiaires à l'article de la mort, à Léon Harmel.

Le lundi la fièvre ne baissait pas, la seule médication du médecin consistait en piqûres qu'on répétait plusieurs fois par jour. La famille demande un autre médecin le mardi matin. Celui ci après avoir examiné le malade déclare avoir une chance sur cent de le sauver, mais refuse de le soigner sachant qu'il est entre les mains d'un autre docteur. Vainement on le supplie de donner ses soins au malade.

N'obtenant rien on décide une consultation pour le mercredi soir. Mais elle fatigue beaucoup le malade et à 7 heures il était beaucoup plus faible. L'abbé Donetta fut appelé et tous les enfants se réunirent autour de son lit. A 19 heures 30, une crise d'étouffement annonçait à tout l'entourage que le Bon Père après la montée du Golgotha était cloué sur la croix. De 19 heures 30 au jeudi à 2 heures du matin les forces allèrent en déclinant. La première crise passée, les enfants du Bon Père et ses domestiques vinrent recevoir son adieu suprême, sa bénédiction : « Mon cher Maurice, je te bénis avec ta bonne petite femme ;

« Ma chère Anna, je te bénis, Pierre, Gabrielle, Jean, je te protégerai ;

« Julien, je te bénis, Charles, sa femme, les enfants, Cécile et Antoine ;

« Ma bonne petite Laurence je te bénis avec ton bon petit André que j'aime tant ;

« Mon petit Paul, je te bénis, écoute bien bonne maman, Fernande et Germaine surtout écoutez bien bonne maman. Ma chère Marthe, je te bénis avec tes enfants, ta bonne Jeanne, son mari, ses enfants, Jacques, sa femme et ses enfants, mon cher Gabriel et sa famille.

« Je bénis Léon, sa femme, ses enfants ;

« Je bénis mon cher Alphonse prisonnier là bas, Marguerite et leurs enfants ».

« Je bénis toute ma famille, tous, tous ;

« Je bénis le Val, mes chers ouvriers, la famille Prudhommeaux. Au ciel je n'oublierai personne, je vous protégerai ;

Puis tous se mirent à genoux et le Vénéré malade éleva ses deux mains vers le ciel et dit d'une voix haute et ferme dans laquelle passa toute la force et toute la suavité de son cœur de Père : « Que Dieu vous bénisse ! tous mes chers enfants. Par la pensée et par le cœur je vous assemble tous, présents et absents ». Et il laissa à tous comme bouquet spirituel de sa vie d'apôtre, la devise de son cachet qu'il dit en accentuant chaque syllabe : « L'union œuvre de vie, la division œuvre de mort. Tout par le Sacré-Cœur ». Cette scène patriarcale et touchante dura environ une demi heure. Vers 21 heures le Père Donetta arrivait pour se tenir au chevet du malade et l'inviter à avoir une grande confiance en son bien aimé Jésus. Il devait y rester jusqu'à trois heures du matin, témoin ému de la foi, de l'espérance, et de la charité du Bon Père.

L'agonie fut pénible, mais si édifiante pour tous ceux qui en furent témoins. Qu'il était beau de voir agir, d'entendre parler sa fille chérie, ses belles filles dévouées comme de vrais apôtres : l'une lui présentait le crucifix qu'il tenait du Pape Pie X, auquel était attachée l'Indulgence *Toties quoties* ; l'autre lui suggérait une pieuse invocation, celle-ci l'exhortait à unir ses souffrances à celles de Jésus crucifié, celle-là se penchait sur le Bon Père pour lui dire : « Courage ! papa chéri, bientôt le bon Jésus vous recevra dans son beau ciel », et tous égrenaient leur chapelet à l'intention du cher agonisant.

Pendant la récitation de ces nombreux « Je vous salue Marie », le Bon Père eut un regard ému, un sourire aimable, un geste expressif à l'adresse de la Très Sainte Vierge dont l'image se trouvait sur le mur en face

de son lit. On l'entendit ensuite murmurer une prière, sans trop se rendre compte de ce que ce pouvait être, sa fille, Madame Saucourt, saisie ces deux mots : *Mater misericordie*. Il n'en fallut pas d'avantage pour que le Père Donetta compris la pensée du Bon Père, et s'étant penché à l'oreille du malade, il répéta tout au long la prière : *Maria mater gratiæ — mater misericordiæ — tu nos ab hoste protege — et mortis hora suscipe*. — Le malade qui était depuis quelque temps un peu agité, répéta mot à mot cette invocation, et après ces derniers mots, *et mortis hora suscipe*, qu'il scandia avec plus de force, il rentra dans un calme recueilli jusqu'à son dernier souffle. Cette particularité n'a pas échappé aux assistants qui en furent profondément édifiés. Vers deux heures le souffle devint plus saccadé, le pouls s'affaiblissait. On distinguait encore sur les lèvres du malade les paroles de l'*Ave Maria*. Le Bon Père rendit très doucement son âme à Dieu vers 2 heures et demie du matin, avec une dernière absolution.

Aussitôt, délicate attention de la Providence, envers l'un de ses meilleurs fils, deux prêtres se succédèrent à l'autel et tous les enfants et les domestiques de Léon Harmel firent la Sainte Communion. Immédiatement après sa mort, l'âme du Bon Père avait reçu les fruits de deux messes, de 16 communions, et de nombreuses indulgences plénières. Circonstance toute providentielle, ce même matin Monseigneur fut informé de la mort de Léon Harmel juste au moment de l'offertoire. Et, merveilleux privilège, le Saint Père célébrait la messe le lendemain pour le Bon Père, tandis que Monseigneur Tiberghien faisait célébrer des messes dans les principaux sanctuaires de Rome à l'intention de Léon Harmel qui les avait si souvent visités.

Cette suite de faits surprenants, inédits, ne rappelle-t-elle pas la parole connue : « Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité ».

Le Bon Père est mort comme il a vécu, dans l'amour de Dieu et du prochain : « Le résumé, dit Jésus, de toute la Loi ».

Voilà pourquoi le Souverain Pontife jugea à propos de faire envoyer par son Secrétaire d'Etat à Madame Paul Saucourt l'enfant privilégiée et si dévouée du Bon Père un long télégramme dont voici le texte intégral :

« ROME. — Saint Père Benoit XV vient d'apprendre avec vive peine douloureuse nouvelle de la mort de votre Vénéré et très regretté Bon Père, M. Léon Harmel, dont il avait apprécié les qualités d'esprit et de cœur, le profond dévouement à l'Eglise, la sollicitude constante de se conformer aux directions du Saint Siège dans les œuvres sociales, et, priant Dieu accorder éternelle récompense à ce chrétien si méritant, partage votre deuil et celui de votre famille et vous envoie à tous de grand cœur la bénédiction apostolique. Veuillez agréer mes sincères condoléances personnelles.

« Signé : Cardinal GASPARRI ».

A ce télégramme s'ajoute celui de Monseigneur Tiberghien annonçant que le Saint Père disait la messe pour le Bon Père et que lui-même faisait célébrer des messes dans les principaux sanctuaires de Rome.

Puis de très nombreux télégrammes et lettres des parents et amis de la famille.

Une telle mort, digne couronnement d'une vie si chrétienne et si apostolique, réclamait des funérailles en rapport. Monseigneur l'Evêque de Nice vint jeter de l'eau bénite sur la dépouille mortelle du Bon Père, le jeudi soir 25, et exprima le désir de présider les funérailles le surlendemain samedi, à 10 heures, à Sainte-Hélène. L'église était trop étroite pour contenir la très nombreuse assistance, dont l'attitude, le recueillement, la piété révélaient qu'elle appartenait à l'élite de la société : les parents, amis et connaissances du Bon Père.

A dix heures, M. le Chanoine Gasiglia, Curé de la paroisse, faisait la levée du corps. La dépouille mortelle était déposée dans l'oratoire familial, où le Bon Père se plaisait à passer des heures entières en présence du Saint Sacrement qui était, au sens littéral, le « *dimidium anime mee* » du Bon Père !

Le convoi était précédé par les enfants, garçons et filles de l'école « Apraxime » dont le Bon Père était bienfaiteur. Venait ensuite une délégation des enfants de Dom Bosco, un nombreux clergé et par une bienveillante attention de Monseigneur l'Evêque, le grand séminaire au complet.

Sur le parcours du convoi une foule respectueuse.

L'église était ornée de ses grandes draperies de première classe et le gigantesque catafalque, décoré discrètement de plantes vertes, s'harmonisait ainsi mieux avec le corbillard et le cercueil, ne portant ni fleurs ni couronnes, selon la volonté expresse du Vénéré défunt.

L'office fut présidé par Monseigneur, assisté de Messieurs les Vicaires Généraux Cappatti et Nicolas, la messe célébrée par l'Aumônier de Lenval.

Les chants ont été exécutés par des chantres choisis parmi les meilleurs. L'orgue était tenu par M. Ch. Fay, un admirateur du Bon Père.

Après la messe, Monseigneur de Nice monta en chaire pour donner l'oraison funèbre de Léon Harmel. Elle fût un magnifique souffle d'éloquence, rappelant aux Niçois, révélant aux étrangers que Sa Grandeur est un maître dans l'art oratoire, mais vérifiant aussi la parole de Quintilien : « *Pectus est quod disertos facit* ». Monseigneur aimait beaucoup le Bon Père dont il admirait par dessus tout l'action sociale démocratique chrétienne, il devait donc conduire son auditoire sur les hautes cimes du Parnasse. Cette magnifique oraison funèbre est reproduite in extenso ci-après. Sa Grandeur donna elle-même l'absoute, puis, sur la place de l'église, une dernière bénédiction symbolisant l'action suprême, l'au revoir aux ailes radieuses et immortelles.

Le convoi prit la direction de Caucade, sous la présidence de M. le Curé de la paroisse qui, tout à fait exceptionnellement, en souvenir du Bon Père, son fidèle paroissien, alla jusqu'au cimetière bénir le caveau provisoire où repose à présent la dépouille mortelle de Léon Harmel, en attendant qu'elle soit transportée au Val-des-Bois.

Puisse cette pieuse et imposante cérémonie funèbre graver à jamais dans les esprits et dans les cœurs de tous les témoins attristés la parole du Divin Maître : « Bienheureux le serviteur que son Maître trouve à son travail lorsqu'il arrive à l'improviste ».

Un Ami du Bon Père.

ALLOCUTION

prononcée par Monseigneur l'Evêque de Nice

dans l'Eglise de Ste-Hélène, à Nice, le 27 Novembre 1915

aux funérailles de M. Léon HARMEL

MES FRÈRES,

L'heure n'est pas au longs discours. Les événements tragiques qui nous appellent à l'action et à la lutte, et nous y retiennent, chacun à notre poste, ne nous laissent pas le temps de louer nos morts — à peine avons nous le temps de les pleurer.

Et pourtant je croirais manquer à un devoir si je laissais disparaître la dépouille mortelle de l'humble et grand chrétien dont nous célébrons les funérailles, sans le saluer de notre vénération et de notre reconnaissance, sans évoquer à l'honneur de l'Eglise et de la France, l'œuvre modeste mais glorieuse et féconde qui immortalisera parmi nous sa mémoire.

L'œuvre de Léon Harmel se résume dans le nom désormais inséparable du sien : le *Bon Père Harmel*. Ce ne sont pas seulement ses 70 enfants, petits-enfants ou arrière petits-enfants (dont 35 combattent sur nos champs de bataille et dont plusieurs y sont tombés glorieusement) qui le lui donnent avec l'accent qu'y savent mettre l'amour, la vénération, la reconnaissance, la fierté filiale de ces trois, de ces quatre générations, (*usque ad tertiam et quartam generationem*) que les anciens patriarches se glorifiaient de bénir comme il les a bénies lui-même à son heure suprême ; — ce nom de Père lui avait été décerné par ces 1.200 ouvriers du Val-des-Bois dont il a su se faire une seconde et vaste famille : Elargir le cercle intime de la famille chrétienne, l'étendre du foyer à l'usine, la transporter de l'ordre intime à l'ordre social, voilà son œuvre glorieuse et féconde.

Placé de bonne heure par les exigences mêmes de sa profession en face de la question sociale, il n'essaya pas, comme tant d'autres, de la nier, ni de l'é luder, ni de s'en

désintéresser. Prêt à tous les labeurs et à tous les sacrifices qu'elle impose ordinairement à ceux qui s'y consacrent, il envisagea et aborda cette redoutable question contemporaine avec d'autant plus de loyauté et de résolution qu'en regardant dans son âme, il y trouvait dans sa foi chrétienne et les enseignements de l'Eglise, dans la lumière et la grâce qui les accompagnent, les ressources nécessaires pour la résoudre. Il fut toujours persuadé que du jour où les riches et les prolétaires, les patrons et les ouvriers seraient assez chrétiens pour faire prévaloir, dans leurs relations mutuelles, ces divins enseignements, l'accord et la paix ne tarderaient pas à se faire entre eux dans la justice et la charité.

Je dis dans la justice et la charité, car à la différence de certains esprits timides et peu clairvoyants, il ne crut jamais que la charité seule suffirait à pacifier une société où, sur plus d'un point, les droits des petits et des faibles ont été et restent méconnus, mais il était persuadé qu'il fallait, en leur faveur, réveiller dans les consciences chrétiennes elles mêmes, le sentiment de la justice.

Toutefois il n'était pas moins persuadé que la justice demeurerait une vertu sans entrailles et trop souvent stérile, aussi longtemps qu'elle ne serait pas fécondée par la charité, seule capable dans les conflits qui divisent les classes, d'inspirer aux travailleurs les patiences et les résignations, aux riches les abnégations et les désintéressements nécessaires, pour que, dans la société même la plus prospère et légalement la mieux organisée, les droits des uns et des autres soient mutuellement garantis dans une imperturbable union.

De là la place que le *Bon Père Harmel* a conquise et gardée dans ce groupe illustre de catholiques sociaux, à côté de M. de Mun et de plusieurs autres. Mais sa glorieuse singularité consiste en ce que, dans le milieu où la Providence l'avait placé, il réalisa son idéal social et chrétien, ou du moins fit, pour le réaliser, l'effort le plus généreux et le plus fécond qui ait été tenté jusqu'ici.

Dans cette vaste région manufacturière, qui a pour moteur de ses industries les eaux actives de la Suippes, M. Léon Harmel et son frère avaient fondé dès 1846 un important établissement de filature. Des centaines d'ouvriers, la plupart sans religion et imbus d'utopies socialistes, comme ils l'étaient alors presque tous, y travail-

laient. Dès qu'ils les eut connus et aimés, (et ce fut pour lui une même chose), Léon Harmel eut le sentiment qu'il avait près d'eux une mission providentielle; et sans s'arrêter aux difficultés de l'entreprise, il résolut de transformer cette agglomération de travailleurs en une famille dont il serait le père. Grâce à une action énergique autant que discrète, mais intelligente et persévérante, il y réussit.

Après avoir ranimé, dans ces âmes hostiles ou indifférentes, la foi et la charité qui devaient les unir en des associations religieuses, il greffa sur ces associations les institutions économiques les plus modernes, destinées à pourvoir à leurs besoins temporels. Il les y appela à faire valoir leurs revendications, à défendre et à gérer leurs intérêts il les y convia, le premier, au partage des bénéfices, et c'est ainsi qu'il a réalisé, dans le monde industriel, cette grande famille chrétienne, dont sa foi lui avait révélé l'idéal. Ses contradicteurs disaient : La chimère ! Ce ne fut pas, en effet, sans provoquer des critiques qu'il les réalisa, et elles lui vinrent plus d'une fois de ceux-là mêmes qui auraient dû, semble-t-il, applaudir à ses desseins et à ses efforts. Plusieurs s'étonnaient, se scandalisaient presque de le voir unir à sa foi si fidèlement traditionnelle, des initiatives hardies, et ils ne semblaient pas se douter que c'était justement dans l'intelligence de cette foi, qu'il en avait trouvé l'inspiration. Oui, il l'avait trouvée, cette inspiration dans l'étude et la méditation de l'Evangile et de ses commentateurs les plus autorisés. Il savait que nos vieux théologiens du Moyen-Âge, dans leurs revendications du droit des faibles et des petits anticipèrent et dépassèrent plus d'une fois nos modernes novateurs, qui, dans leurs meilleurs moments, n'en ont été que les échos inconscients et attardés.

Aussi bien, pour le rassurer et l'affermir dans ses convictions et dans ses entreprises, le « Bon Père » avait la plus haute, la plus divine autorité qui soit ici-bas. Le regard de Léon XIII était sur lui. Attentif comme il l'était aux détresses et aux aspirations de la société moderne, le grand Pape, dès qu'il l'eut rencontré n'avait pas tardé à discerner dans M. Harmel un coopérateur intelligent, docile, et merveilleusement actif. Dans leurs entretiens, il avait retrouvé dans la parole de Léon Harmel, comme un écho de sa propre pensée, de ses préoccupations per-

sonnelles, de ses sollicitudes pastorales ; et dès lors il ne cessa de le suivre, de l'encourager, de le bénir, au besoin de le rassurer, de le stimuler, de le citer en exemple. Et jamais peut-être l'âme du vieux Pontife ne s'épancha plus éloquemment qu'en cette mémorable journée, où M. Harmel lui présenta, sous les voûtes étonnées du Vatican, où ils étaient accueillis comme on y recevait, comme on n'y recevait pas les princes, ces ouvriers à qui il avait rendu dans la foi, l'humilité et la charité chrétiennes, avec la conscience de leurs devoirs, le sentiment de leurs droits et de leur dignité.

Aussi lorsque, quelques mois plus tard, parut cette immortelle Encyclique *Rerum novarum* sur la condition des ouvriers, destinée dans la confusion des systèmes, à travers tant d'écueils et de contradictions, à servir de phare à nos sociétés modernes pour les conduire à la réalisation de la paix sociale, le *Bon Père* Harmel put, sans présomption, y reconnaître les doctrines qu'il avait toujours défendues et, en plus d'une page, l'écho de ses entretiens intimes avec Léon XIII.

Ces événements sont déjà lointains. Soixante-dix ans bientôt ont passé sur la grande famille du Val-des-Bois, sans en altérer l'esprit, ni en détendre les liens ; et c'est là le gage d'une puissante vitalité en des jours où tant d'institutions éphémères ont vu précipiter leurs ruines. La célèbre usine subit aujourd'hui l'épreuve commune à tant de grandes institutions, le flot profanateur des barbares l'a envahie et peut être détruite. Ce fut la douleur suprême du *Bon Père* Harmel d'en être séparé en ces derniers jours de sa vie et de mourir loin d'elle. Mais les enfants du Val-des-Bois sont restés fidèles à leur « *Bon Père* ». Disséminés pour la plupart sur nos champs de bataille où plusieurs ont déjà payé à la Patrie leur dette glorieuse et sanglante, ils se tournaient vers lui et, en des lettres admirables, sollicitaient ses conseils et ses encouragements. Les dernières lignes qu'il ait écrites, vibrantes de foi chrétienne et patriotique, et d'indomptable confiance aux destinées de la France catholique, furent pour eux, pour soutenir ou ranimer en leurs âmes ce courage chrétien, qui, depuis quinze mois, ne cesse de donner à la France tant de héros, presque des martyrs.

C'est ainsi qu'il est mort, consolé et fortifié à son heure suprême par la bénédiction attendrie de Benoît XV,

en qui il avait retrouvé le cœur ami et paternel de Léon XIII ; il s'est éteint comme les patriarches de l'ancienne Loi, gardant jusqu'à son dernier soupir, avec la sereine activité de son intelligence, le doux rayonnement de son cœur et de son âme, sur tous ceux qui l'entouraient et venaient à lui, bénissant dans la personne des enfants et petits-enfants que d'infranchissables obstacles ne retenaient pas loin de lui, toute cette grande et belle famille, à qui il a légué et qui a recueilli fidèlement l'intègre héritage de sa foi, de sa charité et de ses œuvres. Ainsi est-il mort, la prière sur les lèvres, en nous montrant le ciel, emportant vers le Dieu qui l'accueillait dans sa miséricorde, les prémices de nos âmes.

Est-ce donc là mourir ? Non, car de tels morts sont plus vivants que nous. Ils restent à ceux qui les pleurent, ils restent à leurs œuvres, invisibles, mais présents, aimants et actifs, secourables et puissants, comme ils ne le furent jamais, même aux jours les plus féconds de leur vie terrestre.

Et voilà pourquoi c'est le plus souvent quand ils ont disparu que la semence jetée et cultivée par eux dans les sueurs et dans les larmes, au milieu des obstacles et des contradictions, prend soudain un accroissement et des épanouissements inespérés.

On le verra une fois de plus quand, au lendemain de la victoire et de la délivrance, le Val-des-Bois se relèvera de ses ruines pour abriter une génération nouvelle de patrons et d'ouvriers chrétiens. Beaucoup de ceux, qui auront alors à cœur de travailler à notre régénération nationale, se tourneront vers cette oasis, pour y trouver, avec une inspiration généreuse et féconde, le modèle et déjà le germe d'une France plus grande, meilleure et plus forte, parce qu'elle sera vraiment fraternelle et chrétienne.

C'est alors aussi que notre reconnaissance inscrira ineffaçablement, dans l'histoire des jours laborieux, douloureux et tragiques que nous aurons vécus, entre les meilleurs enfants de l'Eglise et de la France, le nom à jamais béni du *Bon Père Harmel*.

Ainsi soit-il !

Extrait de la *Semaine Religieuse de Nice*.